DEUXIÈME ANNÉE
N° 51



18 DÉCEMBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

L'équipage s'ébranle dans un fracas étourdissant... (Voir p. 14.)

RÉSULTATS DU JEU-CONCOURS

réservé aux membres du club

Quatrième Série : « L'Union fait la Force ».

TOUT a une fin, même les jeux-concours! C'est pourquoi je vous donne, aujourd'hui, les résultats de la quatrième et dernière série de notre jeu des messages secrets.

En des phrases de cent lettres, et vous aidant de la grille que possèdent tous les membres du Club Tintin, vous avez chanté les charmes de la saison automnale, vous avez souligné les vertus du chic type, vous avez défini le courage.

Cette fois, il s'agissait de faire connaître la devise du peuple belge et d'en donner la signification en quelques mots.

Je le répète : ce n'est point là chose aisée. Ce jeu oblige le concurrent à la concision, à la réflexion. Il doit tout à la fois trouver les mots qui définissent le mieux le sujet imposé, et les agencer avec soin.

Au fur et à mesure que le concours se développait — et qu'il devenait plus difficile — les participants du début abandonnèrent la compétition. Aussi, je tiens à féliciter particulièrement les membres du Club qui ont envoyé leurs réponses aux quatre séries de concours.

Ne voulant tenir compte que des mérites de chacun, ainsi que de leur tenacité, je n'ai pas craint de couronner des lauréats qui, déjà, avaient remporté l'un ou l'autre prix. Qu'on ne s'étonne donc pas de retrouver ici deux ou trois noms déjà cités.

★

Voici la liste des gagnants de ce quatrième et dernier tournoi des messages secrets. Comme pour les séries précédentes, j'avais à décerner quatre prix d'inégale importance.

PREMIER PRIX : un abonnement de six mois à « Tintin » (valeur : 90 frs) accordé à Pierre DERWAEL, 212, avenue Kersbeek, Uccle-Bruxelles, pour sa réponse qui, sans être originale, précise cependant exactement le problème :

> « La devise des Belges est : « L'Union fait la force ». Flamands et Wallons, ce ne sont que des prénoms. Belge est notre nom de famille. »

DEUXIEME PRIX : un album de « Tintin » au choix (valeur : 60 frs) remis à Marie-France BOUCHAR, 58, chaussée de Dottignies, Estaimpuis, pour la phrase suivante :

> « Le peuple belge a pour devise : « L'Union fait la force », ce qui veut dire qu'une nation qui est unie est résistante et invincible. »

TROISIEME PRIX : un abonnement de trois mois à « Tintin » (valeur : 47 frs) attribué à René VLEMINCQ, de Namur, pour sa réponse — d'une tournure, certes, maladroite, mais d'un sens très juste — que voici :

> « Notre devise est : « L'Union fait la force. » Cela veut dire que, quand on fait tous ensemble bloc, on est plus fort que n'importe qui. »

QUATRIEME PRIX : un jeu fort amusant remis à Yvette LENTZ, 49, rue Raymond, Verviers, pour la phrase ci-après :

> « Les Belges sont fiers de leur devise. « L'Union fait la force » signifie : seuls, nous ne pouvons rien; unis, nous pouvons beaucoup. »

★

C'est l'évidence même. Les bons citoyens comprennent que leur pays ne peut connaître la prospérité et le bonheur que dans l'union et l'entente de tous ses enfants. Il en va de même dans les familles. Il doit en aller de même chez nous, amis de « Tintin », membres du « Club Tintin ».

Je vous l'ai dit déjà : il faut que nous formions une grande famille. Il faut que chacun de nous soit le chaînon d'une chaîne de l'amitié qui ne fera que s'étendre à travers le pays et au-delà de nos frontières.

C'est pourquoi, n'hésitez jamais à nous écrire. Dites-nous ce que vous pensez de **votre** journal. Faites-nous des suggestions : si elles sont intelligentes, elles seront suivies. Posez-nous des questions : si elles sont le signe d'un légitime souci de s'instruire, nous y répondrons dans les diverses rubriques du journal.

Pourquoi croyez-vous que nous organisons de fréquents concours entre vous? Que nous vous invitons à répondre à nos problèmes? Que nous vous demandons de rédiger, pour nos dessins, la meilleure légende? Que nous avons ouvert ce courrier auquel vous pouvez tous participer? Et pourquoi multiplions-nous ces réunions dans des salles de Bruxelles et de province (séance de cinéma et spectacles de cirque)?

Pourquoi, sinon pour vivre chaque jour davantage ensemble, pour nous mieux connaître, pour nous serrer les coudes, afin de partager le même idéal de loyauté et d'amitié.

Tintin



MON COURRIER

PILLER HELMUT, Vienne. — M. le Curé de Piétrain m'a parlé de toi et du bon souvenir que tu lui as laissé de tes vacances en Belgique. Heureux d'avoir un petit ami en ce beau pays d'Autriche. J'espère que tu n'as plus mal au genou? Je crois que tu liras plus facilement « Tintin » en flamand qu'en français. Mes amitiés pour toi et pour tes petits camarades.

DUQUENNE GENEVIEVE, Anvers. — Pour faire suite à la « Légende des Quatre Fils Aymon », Jacques Laudy nous raconte une belle histoire écossaise.

DE MACAR GEORGES, Bruxelles. — M. Tournesol a été enchanté du portrait que tu as fait de lui : il est très ressemblant. Dupont et Dupond ne te permettent pas de douter de leur flair! Et Milou te salue de toute sa hauteur!

ATTENTION !
C'est le 25 décembre 1947 que sortira notre magnifique numéro spécial de Noël sur 24 pages. Dès à présent retiens-le chez ton libraire habituel.

PAQUET GEORGE, Rixensart. — N'importe quel relieur pourra réunir tes « Tintin » en un bel album. Il me semble que vingt-six numéros doivent suffire (cela représente une demi-année) : mais demande-le à l'artisan de ton choix.

GIRON BERNARD, Bruxelles. — Il n'existe pas encore de section « Football » au Club Tintin. Mais rien ne doit t'empêcher d'en créer une, avec tes camarades, si vous êtes en nombre et si vous respectez les règles du jeu. Je souhaite un franc succès à votre loyale équipe. Puisque vous possédez déjà un terrain, c'est le moment ou jamais d'en profiter.

UNE BONNE NOUVELLE !
Pour recevoir le magnifique calendrier « Tintin » de 1948, il suffit de souscrire un abonnement d'un an au journal, entre de 15 décembre et le 15 janvier prochain !

VERMEULEN ANNY, Neerpelt. — Nos amis Hergé et Jacobs te remercient pour tes compliments. Et moi je te salue comme membre du Club. Notre devise : « Toujours haut les cœurs, et vive la joie ! »

BOUCHAR MARIE-FRANCE, Estaimpuis. — Désire peux lire un roman policier. Pour le reste, je passe ta lettre à M. Tournesol.

ASTROLOGUE, Berchem. — Te voilà satisfait. Tu pourras lire bientôt un roman policier. Pour le reste, je passe ta lettre à M. Tournesol.

Nos Séances de CINÉMA

Quand paraîtra ce journal, les séances de cinéma organisées par « TINTIN » avec l'aide des Ciné-Clubs de Belgique auront eu lieu à Bruxelles, Verviers, Mons, Courcelles.

De tous les coins du pays nous parviennent des demandes de séances nouvelles. Voici le programme prévu jusque fin décembre :

LIEGE : le jeudi 18 décembre au **Modern**, 1, rue Sainte-Walburge, de 14 h. 30 à 16 h. 30 (location des places à partir de 14 heures.)

NAMUR : le dimanche 21 décembre au **Caméo**, 49,, rue des Carmes, de 10 à 12 heures (location des places à partir de 9 h. 30.)

BRUXELLES : le dimanche 28 décembre, au **Victory**, rue Neuve, de 10 à 12 heures (location des places à partir de 9 h. 30.)

Prix des places : 10 frs. Membres du Club : 5 frs.

Un programme complet et passionnant.

Nous élaborons, dès à présent, les programmes de janvier.

Un peu de patience encore, et vous tous, innombrables amis de toutes les villes de Belgique, nous espérons pouvoir bienttôt vous satisfaire en organisant une séance TINTIN chez vous.

Les nouvelles aventures de CORENTIN FELDOË

Textes et dessins de Paul Cuvelier

Ici se termine l'extraordinaire odyssée de Corentin Feldoé.

Après avoir libéré le sultan de Minpore et la petite princesse Sa-Shya, notre héros va-t-il s'endormir sur ses lauriers ? Ou bien se laissera-t-il tenter par les mirages de nouvelles randonnées à travers le monde ?

Quelques mois ayant passé depuis leurs grandes aventures, Corentin et Kim mènent une vie agréable et paisible dans le merveilleux palais du Sultan, mais ...















Une voiture du palais amène rapidement Corentin et Kim au petit port de pêche voisin où ils espèrent trouver un navire en partance pour la Chine.



Une seule grande jonque s'y trouve prête à lever l'ancre pour Sin-Tchéou



(A suivre.)

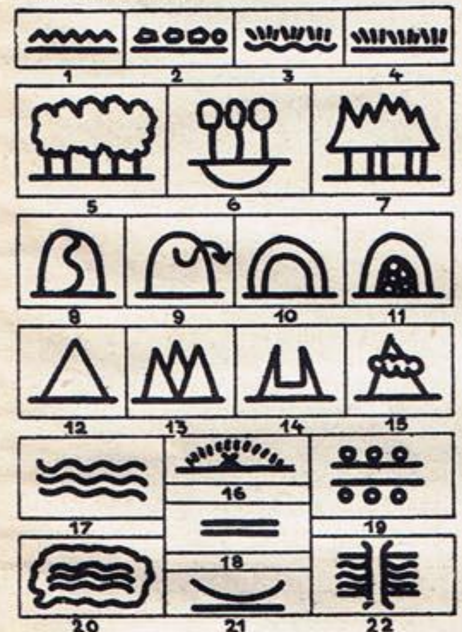


Mon cher Caméléon,

POUR continuer notre série d'entretiens sur la pictographie, voici quelques signes topographiques d'un usage courant.

Ils signifient :

1. Terre.
2. Terrain rocailleux.
3. Marais, marécages.
4. Pré, prairie, terre recouverte de gazon.
5. Forêt.
6. Clairière.
7. Sapinière.
8. Sentier.
9. Glacier.
10. Ciel.
11. Carrière.
12. Une montagne.
13. Des montagnes.



14. Abîme, précipice.
15. Haute montagne.
16. Sans végétation, désert.
17. Ruisseau. Les trois lignes ondulées signifient toujours « eau ». Faire ce signe suffisamment long pour ne pas le confondre avec « eau ».
18. Route (en pictographie tous les signes des cartes géographiques sont admis).
19. Route ombragée.
20. Lac, étang (donner le contour aussi exact que possible).
21. Dépression du sol ou vallée.
22. Fleuve avec pont (ne pas confondre avec ruisseau).

Bien à toi.

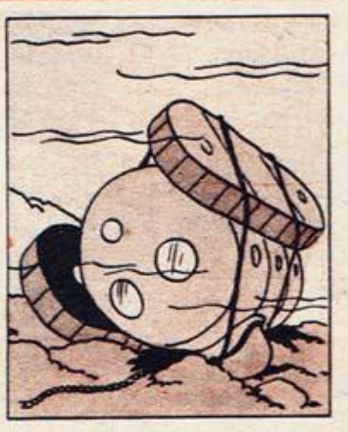
BISON SERVIABLE.



— Je n'ai que deux garçons avec moi, M. le Contrôleur. C'est une illusion d'optique.

LE RAYON...
les aventures de...

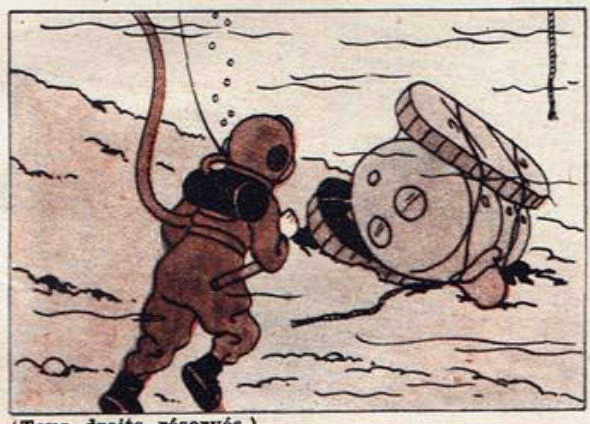
















IL arrive fréquemment, mes amis, que vous deviez fixer au mur des objets lourds : étagères, consoles, etc...

La plupart du temps, on va chez le quincaillier acheter pour cela des clous à crochet, plus ou moins longs et, muni d'un bon marteau, on s'efforce de les enfoncer dans le mur. Hélas, le résultat est rarement satisfaisant. Pourquoi? Parce que, quand vous avez traversé le plâtre, il y a neuf chances au moins sur dix que vous rencontriez de la brique, pierre ou ciment. Alors, sous vos coups répétés, la pointe du clou se recourbe en crochet, sans s'enfoncer, et vous n'avez réussi qu'à abîmer votre mur. Evidemment, si vous êtes tombé, par hasard, sur un joint entre deux briques, le clou s'enfonce; s'il est très long, il tiendra suffisamment. Mais si vous devez en mettre un second, à même hauteur, ce qui est le cas le plus fréquent, aurez-vous la chance de tomber aussi bien que la première fois?

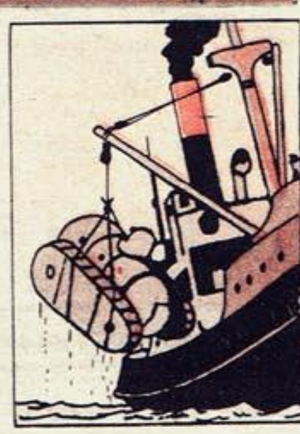
Que faire alors? C'est simple : faire un petit trou au perce-mur, et placer une cheville.

Le perce-mur est un outil composé d'un manche en acier forgé, tenant une mèche (fixe ou interchangeable) en acier trempé. Cette mèche a le bout

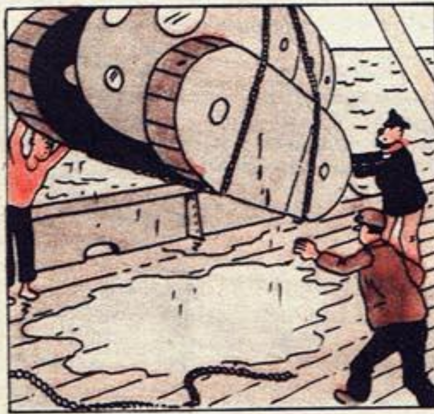
DU MYSTÈRE
...Jo, Zette et Jocko





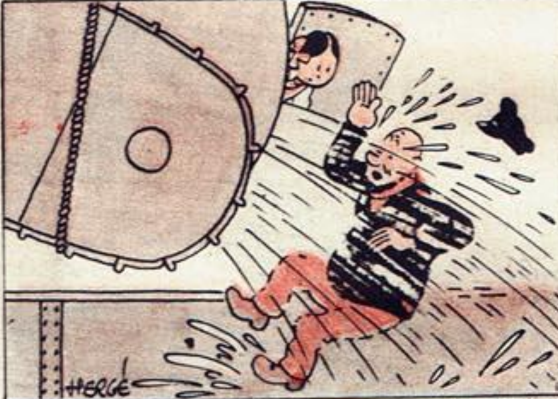






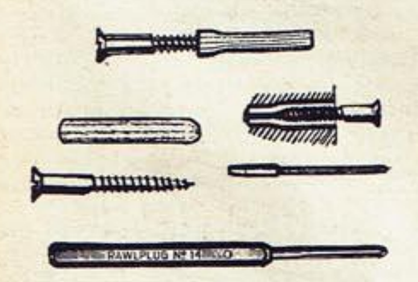






(A suivre.)

conique, et trois rainures sont ménagées sur la plus grande partie, pour le dégagement des déchets. Tenant l'outil contre le mur, de la main gauche, on frappe à coups répétés sur son manche,



a l'aide d'un gros marteau tenu de la main droite. Entre chaque coup, on tourne légèrement l'outil, qui ne doit *jamais se coincer* dans le trou. Plus le mur est dur, plus il faudra de temps pour le percer; c'est souvent long et fatigant, mais le résultat en vaut la peine.

Quand le trou est assez profond, on y introduit à fond (au raz du mur) une cheville qui doit s'y encastrer exactement. N'employez surtout pas, comme autrefois, de petits morceaux de bois, taillés en cône; ce vieux système ne tient pas bien. Achetez plutôt des chevilles (« Rawplug » ou d'une autre marque) qui sont de petits cylindres de ficelle agglomérée... Il ne vous reste plus qu'à visser au centre de la cheville une bonne vis à bois (à crochet ou non, suivant le cas).

T. Tournesol



A PROPOS D'UN BANQUET PANTAGRUELIQUE

La mode actuelle est aux mémoires, aux souvenirs, aux commentaires des événements qui se déroulèrent depuis une douzaine d'années.

S'il est permis aux politiciens et aux militaires de faire un retour de quelque douze ans en arrière, pourquoi serait-il interdit à un chroniqueur sportif de vous parler un peu d'un jubilé sportif qui eut lieu il n'y a guère plus de trois mois?

En ce temps-là, comme parle le saint Evangile, en ce temps-là l'Union Belge de Football avait atteint le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Il s'agissait de fêter cela avec faste et decorum, avec opulence et jovialité.

Pour le faste et le decorum on eut recours aux bons offices de l'équipe d'Angleterre — l'équipe à la Rose. — Celle-ci se comporta d'ailleurs avec un mépris total des lois de la bienséance et de l'hospitalité en nous administrant une « tatouille » dont le souvenir fait encore monter les larmes dans la voix du reporter de la radio.

Pour l'opulence et la jovialité, on se tourna vers un restaurateur liégeois qui fut prié de mettre sur pied un banquet qui réunit — tenez-vous bien ! — deux mille sept cents convives. Quand on s'y met, on ne fait pas les choses à demi à l'Union Royale Belge de Football...

Vous vous demandez peut-être ce que les deux mille sept cents invités se mirent sous la dent ?

Quatre cents personnes leur servirent :

5.000 petits pains;
1.000 boites d'asperges;
50 jambons;
100 saumons;
1.500 poulets;
3.000 frangipanes;
450 litres de potage;
600 bouteilles de vin blanc;
600 bouteilles de vin rouge;
600 botueilles de champagne.

Il fallut réunir 7.000 assiettes, 5.000 couteaux, 5.000 fourchettes. Une belle séance de sport en chambre !

Il paraît que ce banquet digne de Pantagruel fut organisé de main de maître. Certainement beaucoup mieux que la rencontre Belgique-Angleterre elle-même (mais ça, ce n'était que du sport tout court).

Tout le monde n'appréciera pas à sa valeur la munificence de l'Union Royale Belge de Football.

Que voulez-vous? Des rabat-joie et des malveillants, il y en aura toujours. Ils n'empêcheront pas l'Union Royale Belge de préparer calmement son banquet de 1997, avec dix mille invités (cela fera toujours sept mille trois cents « rouspéteurs » en moins), six mille poulets, douze mille frangipanes et trente mille petits pains à la clef !

E. T.



LA VALLÉE DE LA PEUR

PAR A. CONAN DOYLE

JE ne vois dans ce cas-là que bien peu de livres.

— En effet. Et c'est ce qui nous sauve. C'est ce qui fait que nous pouvons nous en tenir aux ouvrages d'un type unique et d'un usage très généralisé.

— L'indicateur Bradshaw !

— J'en doute, Watson. Le vocabulaire du Bradshaw est nerveux et concis, mais pauvre. Il ne se prêterait guère à la rédaction d'un message. Eliminons le Bradshaw. Je crains que des raisons analogues ne nous obligent à exclure le dictionnaire. Que nous reste-t-il dès lors ?

— Un almanach.

— A merveille. J'ai idée que vous brûlez, Watson. Examinons les titres de l'almanach Whitaker. Il est d'un usage courant. Il a toute la grosseur voulue. Il est imprimé sur deux colonnes. D'abord réservé dans son vocabulaire, il devient, vers la fin, très verbeux.

Holmes prit l'ouvrage sur son bureau.

— Voici la page **534**, deuxième colonne. Texte compact. Article sur le commerce et les ressources de l'Inde anglaise. Comptez les mots, Watson. Le treizième, c'est « Mahratta ». J'avoue ne pas bien augurer de ce début. Le cent vingt-septième mot est « gouvernement ». Celui-là, du moins, peut avoir un sens, quoiqu'il me paraisse n'avoir de rapport ni avec Moriarty ni avec nous-mêmes. Essayons encore. Mais que peut avoir à faire ici le gouvernement de Mahratta ? Hélas le mot suivant est « soies de porc ». Nous faisons fausse route, Watson. Je renonce.

Il parlait d'un ton badin, mais à la façon dont il rapprochait les sourcils je devinais son irritation, sa déconvenue. Incapable de lui venir en aide, je regardais tristement le foyer, quand une soudaine exclamation coupa le silence; et je vis Holmes courir vers un placard, d'où il rapporta un second volume à couverture jaune.

— C'est votre faute, Watson ! s'écria-t-il. Nous sommes trop pressés de vivre. Nous voulons toujours être en avance sur le temps. Parce que c'est aujourd'hui le **7** janvier, nous avons naturellement consulté le nouvel almanach. Or, c'est très probablement dans celui de l'an passé que Porlock a pris les mots de son message. Et il l'aurait spécifié sans doute s'il avait pu écrire sa lettre d'explication. Voyons ce que va nous dire la page **534**. Le treizième mot est « très ». Voilà qui nous promet quelque chose. Le cent vingt-septième est « grave ». « Très grave... »

Les yeux d'Holmes brillaient d'excitation; ses doigts minces, nerveux, se contractaient pendant qu'il comptait les mots.

— « Danger... » Ah ! ah ! nous y sommes. Notez cela, Watson. « Très grave danger — Evénement — peut — survenir — très — vite. » Puis nous avons le nom « Douglas ». Puis : « Riche — campagne — actuellement — Birlstone — house — Birlstone — sûreté — urgence — intervenir. » Eh bien, que vous semble de la raison pure et de ses fruits ? Si le boutiquier du coin vendait des couronnes de laurier, j'enverrais Billy nous en acheter une.

Un papier posé sur le genou, j'avais re-

RESUME. — Sherlock Holmes vient de recevoir un mystérieux message secret qu'il s'efforce de déchiffrer avec le concours de son ami le docteur Watson.

transcrit, au fur et à mesure qu'Holmes le déchiffrait, l'étrange message; et je le relisais avec étonnement.

— Quelle façon gauche et baroque de s'exprimer ! dis-je.

— Au contraire, dit Holmes, cela me paraît fort remarquable. Quand on n'a, pour s'exprimer que les mots qu'on va chercher dans une colonne d'almanach, on ne peut se flatter de trouver tous ceux qu'on désire. Il faut compter sur l'intelligence de celui à qui l'on s'adresse. Ici, pas d'obscurité ni d'équivoque. Il se trame quelque chose d'horrible contre un certain Douglas, propriétaire campagnard, dont on nous indique la résidence. Porlock est sûr — « sûreté » est ce qu'il a trouvé de plus approchant — que nous devons nous hâter d'intervenir. Et voilà le résultat de notre petit travail, qui est, je puis le dire, un joli morceau d'analyse.

Holmes, même quand il se lamentait sur un résultat inférieur à ses espérances, éprouvait cette joie impersonnelle de l'artiste qui se sent vraiment faire son œuvre. Il riait encore tout bas de sa réussite, quand Billy ouvrit la porte, pour livrer passage à l'inspecteur Mac Donald, de Scotland Yard.

Nous étions alors

— **Voici la page 534, 2me colonne...**

dans les dernières années du XIXe siècle; il s'en fallait que Mac Donald fût, comme aujourd'hui, une espèce de célébrité nationale. Cependant, le jeune détective s'était déjà signalé dans plusieurs affaires, et ses chefs le tenaient en grande estime. A voir sa longue personne osseuse, on y devinait le siège d'une force physique exceptionnelle, tandis que son large crâne, ses yeux brillants, profondément enchâssés derrières ses sourcils touffus, manifestaient l'intelligence la plus vive. C'était un homme renfermé, précis, bougon, et qui parlait avec un fort accent d'Aberdeen. A deux reprises, Holmes avait aidé à son succès, pour le seul plaisir de la difficulté à vaincre. De là, chez l'Ecossais, à l'égard de son collègue amateur, une affection et un respect dont il donnait la preuve en venant le consulter chaque fois qu'il se trouvait dans l'embarras. La médiocrité ne voit rien au-dessus d'elle; en revanche, le talent s'incline tout de suite devant le génie. Et Mac Donald avait, dans sa profession, assez de talent pour ne pas se croire humilié quand il recherchait l'assistance d'un homme que ses dons et son expérience mettaient hors de pair en Europe. Holmes n'avait pas l'amitié facile; mais il supportait le grand Ecossais, et il sourit en l'apercevant.

— Vous courez tôt le gibier, ce matin, Monsieur Mac. Bonne chasse ! Eh ! mais, viendriez-vous nous annoncer quelque vilaine nouvelle ? J'en ai peur.

— Dites : Je l'espère, vous serez plus près de la vérité, je crois, Monsieur Holmes, repartit l'inspecteur avec une grimace significative. Rien de tel qu'une petite trotte pour vous réchauffer, le matin. Non, je ne fume pas, merci. Je ne fais que passer, car, vous le savez, les premières heures d'une affaire sont toujours les plus précieuses. Mais... mais...

L'inspecteur s'était brusquement interrompu; et il regardait avec stupeur, sur la table, la feuille de papier où j'avais retranscrit l'énigmatique message.

— Douglas ? s'écria-t-il. Birlstone ? Est-il possible ? Et seriez-vous sorcier, Monsieur Holmes ? Où diable avez-vous pris ces noms ?

— Ils font partie d'un message chiffré que le docteur Watson et moi venons de tirer au clair. Qu'y a-t-il là qui vous épouvante ?

L'Inspecteur, de plus en plus ébaubi, nous dévisageait tour à tour l'un et l'autre.

— Il y a ceci, répondit-il, que Mr Douglas, du manoir de Birlstone, vient d'être la victime d'une horrible assassinat.

II

PROPOS DE SHERLOCK HOLMES

Ce fut une de ces minutes dramatiques pour lesquelles mon ami semble vivre. Non pas qu'une nouvelle si extraordinaire parût beaucoup le frapper : sans qu'il entrât la moindre cruauté dans son caractère, l'habitude de dominer ses émotions avait fini par le rendre insensible. Mais si la sensibilité chez lui était amortie, les perceptions intellectuelles étaient on ne peut plus actives. A défaut d'une impression d'horreur telle que me l'avait fait éprouver la brève déclaration de Mac Donald, je pouvais lire sur le visage d'Holmes le tranquille intérêt du chimiste qui voit se précipiter les cristaux dans une solution sursaturée.

— Remarquable ! dit-il, remarquable !

— Vous n'avez pas l'air surpris ?

— Surpris ? Non, je ne suis pas précisément surpris, mais intéressé, Monsieur Mac.

Pourquoi serais-je surpris ? On m'avise, de bonne main, qu'un danger menace une certaine personne. Une heure plus tard, j'apprends que le danger a pris forme, que cette personne est morte. Cela m'intéresse, mais, comme vous le dites, cela ne me surprend pas.

Il raconta brièvement à l'Inspecteur l'histoire de la lettre et du chiffre. Mac Donald s'était assis, le menton entre les poings; ses gros sourcils rapprochés ne formaient plus qu'une touffe jaune.

— J'étais en route pour Birlstone, dit-il; et je pensais vous demander s'il vous plairait de m'accompagner. Après ce que je viens d'apprendre, peut-être aurions-nous mieux à faire à Londres.

— Je ne crois pas, dit Holmes.

— Diantre soit de votre message ! D'ici quarante-huit heures, les journaux vont être pleins du mystère de Birlstone. Or, je vous le demande, où est le mystère si un homme, à Londres, a pu annoncer le crime avant qu'il s'accomplit ? Nous n'avons qu'à mettre la main sur l'homme : tout le reste suivra.

— Sans doute, Monsieur Mac. Mais comment vous y prendrez-vous pour mettre la main sur Porlock ?

Mac Donald tourna dans tous les sens la lettre que lui avait tendue Holmes.

— Expédiée de Camberwell : cela ne nous avance pas à grand'chose. Et signée, dites-vous, d'un nom d'emprunt. Nous n'irons pas loin avec ça. J'ai cru comprendre que vous aviez envoyé de l'argent à ce Porlock ?

— Deux fois.

— Sous quelle forme ?

— Sous la forme de billets de banque, adressés à Camberwell, poste restante.

— Et vous n'avez pas eu la curiosité de voir qui se présentait à la poste pour retirer l'envoi ?

— Non.

le reconnaître. Donc, sachant vos idées sur le professeur, je me suis arrangé pour le voir un jour chez lui. Nous avons causé des éclipses. Comment la conversation avait pris ce tour, je n'en sais rien. Avec une lampe à réflecteur et une mappemonde, il me fit tout comprendre en une minute. Il me prêta un bouquin, mais je vous avoue sans honte que j'en trouvai la lecture un peu ardue, bien qu'on m'ait solidement élevé à Aberdeen. Il aurait fait un très grand ministre avec son visage maigre, ses cheveux gris et sa solennité de language. Il me mit la main sur l'épaule au moment où je le quittai; et l'on eût dit un père bénissant son enfant qui s'en va braver les cruautés du monde.

Holmes riait en se frottant les mains.

— Magnifique ! s'écria-t-il, magnifique ! Voyons, ami Mac Donald, cette entrevue si cordiale, si touchante, avait lieu, je suppose, dans le cabinet du professeur ?

— En effet.

— Une jolie pièce, n'est-ce pas ?

— Plus que jolie, Monsieur Holmes, très belle.

— Vous étiez assis en face du bureau ?

— Comme vous dites.

— Nous sommes dans votre sujet, interrompit Holmes. Tout ce que je dis se rattache directement, essentiellement, à ce que vous avez nommé le mystère de Birlstone. Dans le fait, c'en est comme le centre.

Mac Donald eut un faible sourire; et me regardant de l'air de me prendre à témoin :

— Votre pensée va trop vite pour moi, Monsieur Holmes. Sous sautez d'un point à un autre : je n'arrive pas à franchir l'intervalle. Quel rapport peut-il y avoir entre ce tableau ancien et l'affaire de Birlstone ?

— Il n'est rien qu'un détective ne doive savoir, prononça Holmes. Même le fait, insignifiant en apparence, que la *Jeune Fille à l'agneau*, de Greuze, atteignit, en 1865, à la vente Portalis, le pris de cent mille francs, peut susciter chez vous toutes sortes de réflexions.

Holmes ne se trompait pas : l'Inspecteur commençait de lui prêter une oreille attentive.



...pour livrer passage à l'inspecteur Mac Donald.

— Je vous rappellerai, dit Holmes, que plusieurs documents dignes de foi nous permettent d'évaluer le revenu annuel du professeur. Il s'élève à sept cents livres.

— Comment, avec cela, pourrait-il acheter ?...

L'Inspecteur montra un étonnement voisin de l'effarement.

— Pourquoi ?

— Parce que je tiens toujours ma parole. J'avais promis à Porlock, quand il m'écrivit pour la première fois, que je ne chercherais pas à le connaître.

— Vous croyez qu'il y a quelqu'un derrière lui ?

— J'en suis sûr.

— Peut-être ce professeur dont je vous ai entendu parler ?

— Lui-même.

L'inspecteur Mac Donald sourit en me jetant un regard du coin de l'œil.

— Je ne vous cacherai rien, Monsieur Holmes : on prétend, chez nous, dans le service, que, pour tout ce qui touche à ce professeur, vous avez un hanneton qui vous travaille. J'ai fait personnellement ma petite enquête. Il a l'air d'un homme très respectable, très instruit et plein de talent.

— Je suis heureux que vous soyez allé jusqu'à reconnaître le talent.

— Oh ! quant à ça, impossible de ne pas

— Vous aviez le soleil dans les yeux, tandis que le professeur tournait le dos à la lumière ?

...— C'était le soir, mais j'ai idée que la lampe m'éclairait en plein.

— N'en doutez pas. Et avez-vous remarqué, au-dessus de la tête du professeur, un tableau ?

— Peu de choses m'échappent; c'est vous, je crois, qui m'avez appris à observer, Monsieur Holmes. Oui, j'ai vu cette peinture : une jeune femme, la tête appuyée sur les mains et regardant de côté.

— Le tableau en question est de Jean-Baptiste Greuze.

L'Inspecteur s'efforça de paraître intéressé.

— Jean-Baptiste Greuze, continua Holmes, joignant ses doigts et se renversant sur sa chaise, est un artiste français qui, de 1750 à 1800, eut un carrière féconde et brillante. La critique moderne a largement ratifié l'estime de ses contemporains.

Les yeux de l'Inspecteur devenaient vagues.

— Ne ferions-nous pas mieux ?... commença-t-il.

— Oui, comment le pourrait-il ?

— Très curieux, fit Mac Donald, pensif. Continuez, Monsieur Holmes. J'aime à vous écouter. C'est un plaisir peu commun.

L'admiration sincère échauffait Holmes : signe caractéristique de l'artiste.

— Eh bien ? demanda-t-il, et Birlstone ?

— Nous avons le temps, répondit l'Inspecteur, en consultant sa montre. Un cab attend à la porte; en vingt minutes nous serons à Victoria. Mais, à propos de ce tableau, je pense à une chose : vous m'avez dit un jour n'avoir jamais rencontré le professeur Moriarty ?

— Jamais, c'est vrai.

— D'où vient alors que vous connaissiez son appartement ?

(A suivre.)

Illustrations de Edmond-T. Germain.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ















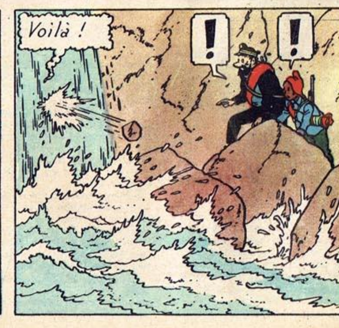


















(A suivre.)



Geneviève de Brabant



Dessiné et raconté par Tonet Timmermans.





Geneviève menait à Oftendich une existence très heureuse. Elle écrivait à ses parents...



...comment, avec Greta, elle filait de la laine d'une finesse extraordinaire...



...et comment, toutes deux, à l'ombre des arbres du parc, brodaient des tapisseries multicolores.



Elle disait aussi qu'elle visitait les malades et consolait les pauvres...



...et combien il lui était agréable de prier dans la petite chapelle du château...



...combien doux, de se promener dans le jardin, au bras de Siegfried...



...et d'écouter les enfants qui chantaient de joyeuses chansons.



Mais un soir, à une heure fort tardive, un vieillard juché sur un âne demanda l'hospitalité.



Lorsqu'il eut pénétré dans la grande salle du château, on vit que c'était un moine. Il avait l'air harassé. D'où pouvait-il venir ?

(A suivre.)

ROB ROY MAC GREGOR

(Adapté de Walter Scott par Jacques Laudy.)



























14 — Je suis pacifique et peu disposé à m'exposer dans des querelles... Mais je vous certifie sur l'honneur qu'aucun des deux agresseurs masqués n'avait la tournure de Mr. Osbaldistone !

— Et vous n'êtes pas intervenu ?











(A suivre.)



UNE CURIEUSE EPOQUE

ETANT enfant, le géologue américain Henri Schlieman s'était juré qu'il retrouverait la fameuse ville de Troie dont Homère a chanté la destruction par des vers éloquents que la plupart des étudiants « savourent » encore aujourd'hui.

Il tint parole. Dès qu'il en eut la possibilité, il se mit à la tête d'une équipe de travailleurs turcs et commença ses fouilles (1870). Quelle ne fut pas sa surprise en trouvant, non pas une ville comme il l'escomptait, mais *neuf* villes superposées, dont l'ensemble représentait une période d'environ 35 siècles.

Cette découverte étonna le monde.

« Comment, s'interrogea-t-on, il y a donc eu, dans la mer Egée, une civilisation antérieure aux Grecs ?

Hé oui! Et quelle civilisation! Les savants modernes lui donnent le nom d'égéenne, mais c'est en Crète qu'elle a vraiment brillé de tout son éclat.

Au temps où les Hellènes n'étaient encore que des hordes farouches, vivant de chasse et de pillages, à Cnossos, capitale de la Crète, on menait l'existence la plus raffinée. Le palais royal avec ses colonnades, ses escaliers majestueux, ses cours intérieures, ferait pâlir d'envie les architectes d'aujourd'hui. Les murs en étaient ornés de fresques riches en couleurs représentant des scènes de la vie quotidienne, pleines de mouvement et d'action. On y trouvait aussi de grandes figures vitrifiées, fixées à la surface de la muraille (car les Crétois connaissaient déjà le verre!)

Ce château de contes de fées dominait une ville bâtie de briques cuites au soleil. A ses pieds régnait le quartier riche dont les vastes et belles demeures étaient celles des nobles et des notables. Au delà, s'étendaient, en ceinture, une multitude de maisons plus petites mais fort jolies qui abritaient les artisans, les peintres, les potiers et les membres des autres corps de métier. En tout, on estime à plus de 80,000 âmes la population de Cnossos au deuxième millénaire avant J. C. Ce fut probablement, la première grande ville d'Europe.

La vie qu'y menaient hommes et femmes stupéfie par son confort et son allure moderne. Des terrasses et des gradins du palais, les sportifs pouvaient suivre les ébats de leurs champions favoris dans les matches de boxe dont les partenaires portaient de lourds casques de métal; ou bien ils applaudissaient aux exploits dangereux de matadors et de picadors dont les costumes rappelaient ceux que portent actuellement leurs descendants espagnols.

Les grands personnages de l'époque vivaient dans des appartements confortables du palais. Il n'y manquait ni la salle de bain ni même — tenez-vous bien! — l'eau courante. Les vêtements féminins évoquaient étonnamment ceux de nos grand'mères. Les Crètoises portaient des corsets et des jupes amples, garnies de volants...

Les habitants de Cnossos étaient d'habiles commerçants. Leur apparition sur les côtes barbares de Grèce ou d'Italie constituait toujours un évènement. On s'arrachait leurs marchandises: jarres, poteries décorées, colliers, étoffes somptueuses... Mais ce qu'on admirait par dessus tout, c'étaient les haches et les poignards faits d'une substance dont le secret est aujourd'hui perdu, mais qui offrait, avec la résistance de la pierre, le tranchant de l'acier.

On imagine aisément les faces ébahies de ces peuplades incultes aux récits des marchands qui leur relataient les merveilles de Cnossos.

Hélas, en faisant ainsi miroiter aux yeux des barbares le mirage de leur civilisation, les Crètois préparaient leur propre perte. Ils ne surent pas se défendre contre l'assaut des tribus grecques qui envahirent leur territoire vers le XII[e] siècle avant J.C. Seuls les nobles et les familles aisées purent échapper au massacre et s'enfuir en mer. Des ponts de leurs vaisseaux, ces malheureux fugitifs eurent le loisir de contempler le gigantesque incendie qui dévorait leurs demeures et le splendide palais de Cnossos. Quelques-uns d'entre eux s'établirent sur la côte méridionale de la Palestine et formèrent une petite nation indépendante. L'Ecriture nous les fait connaître sous le nom de Philistins.



Lorsque les constructeurs d'avions sont passés du biplan au monoplan, ils ont eu tendance à supprimer le plan inférieur. Il leur restait alors soit un monoplan parasol, si les ailes étaient fixées à une cabane, plus haut que la carlingue; soit simplement, un monoplan à ailes hautes, si celles-ci, d'une pièce, étaient posées directement sur le fuselage, au dessus de la cabine. Nous avons déjà vu, pour les avions de tourisme, que cette formule donne le maximum de stabilité; c'est pourquoi elle est restée si longtemps en faveur dans l'aviation civile.

Mais nous savons que ce sont les exigences de l'aviation militaire qui ont fait réaliser le plus de progrès aux avions. Dans ce domaine, la vitesse est primordiale, de même que la maniabilité permettant une gamme importante d'acrobaties. C'est ainsi que les ailes ont changé de place, pour, finalement, être placées le plus souvent au bas du fuselage; on appelle cette formule : l'aile basse.

Cette position de l'aile a pour principal inconvénient de diminuer beaucoup la visibilité vers le sol, et ce défaut n'est pas négligable sur les chasseurs monomoteurs, où la cabine du pilote se trouve généralement juste au dessus de l'aile. Pourtant, les avantages aérodynamiques ont prévalu, et tous les avions rapides sont à aile basse.

L'augmentation de la vitesse, consécutive à ces perfectionnements, a fait ressortir la nécessité de supprimer tous les remous nuisibles autour du fuselage, localisés principalement dans les angles formés par les ailes, les empennages, la cabine, etc... L'étude des modèles au tunnel aérodynamique a permis de trouver les meilleurs formes. Les angles nuisibles ont été comblés par des capotages en tôle d'aluminium, de sorte que toutes les surfaces se raccordent par des courbes fuyantes.

On imagine difficilement la résistance formidable à l'avancement qu'offraient autrefois les différents mâts et haubans des vieux biplans, et les remous qui entouraient les fuselages; et, au contraire, l'énorme gain réalisé rien que par les formes parfaites adoptées actuellement.

★

Plusieurs de mes amis m'ont demandé de leur parler des plus récentes créations de l'aéronautique militaire américaine. Je réponds à leur désir.

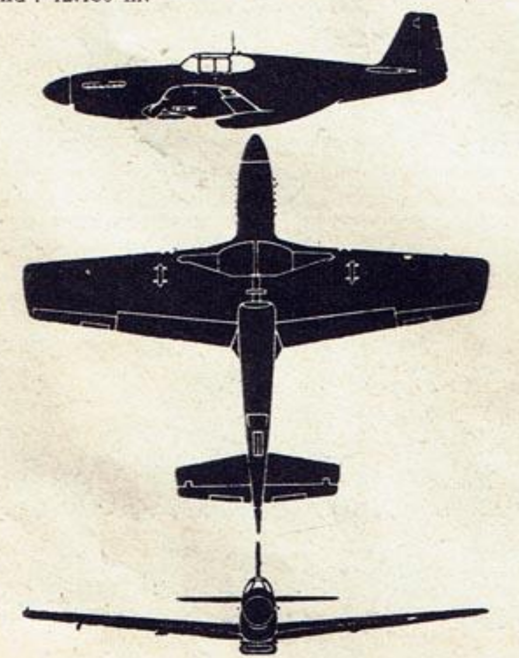
Voici, pour commencer, le « Mustang P 51-B ». Il entra en service en 1943 et fut utilisé par les Américains comme appareil d'escorte et comme chasseur bombardier. (Voir figure ci-dessous).

Ses dimensions : Longueur : 9,75 m.; envergure : 11,27 m.; hauteur : 2,65 m.

Armement : 4 mitrailleuses et 2 porte-bombes pouvant emporter 500 kgs d'explosifs.

Poids en charge : 3.750 kgs.

Performances : vitesse maximum : 650 Km. heure; plafond : 12.150 m.



Pell-Mell

UN ANCETRE CHINOIS.

Ah-Kwei de Kansu, en Chine, a connu ses descendants jusqu'à la dixième génération. Ce fut le plus beau jour de sa vie que celui où on lui présenta le fils du fils du fils du fils du fils du fils du fils du fils du fils de son fils. Lorsque l'empereur de Chine voulut distinguer l'homme le plus heureux de son empire c'est sur Ah-Kwei que son choix se porta. En 1790 Ah-Kwei avait 130 arrière - arrière - arrière - arrière - arrière - arrière - arrière - arrière petits enfants vivants.



LES PLANTES SOUFFRENT.

C'est une erreur de croire que les plantes sont insensibles et immobiles. En effet, si nous ne percevons pas leurs mouvements c'est que la plupart des végétaux vivent « au ralenti ». Grâce au cinéma accéléré il nous est possible de voir les gestes du monde végétal. C'est une vision féérique. Les fleurs éclatent comme des fusées, recourbent leurs pétales comme des serpents; la vigne s'avance à tâtons et s'enroule sur son support. Certaines plantes vont même jusqu'à écarter les petits cailloux pour se frayer un chemin. D'ailleurs les fameuses sensitives possèdent des mouvements assez rapides pour être visibles à l'œil nu. Dès qu'on les effleure, elles ferment leurs feuilles, se replient et n'offrent plus aux yeux qu'une surface grise et terne. Comment ne pas croire devant de tels spectacles que les plantes, elles aussi, sont sensibles ?

SIXIEME SENS.

La plupart des animaux sont doués d'un instinct — tout aussi étonnant que mystérieux — que l'on appelle l'instinct d'orientation. Emporté à d'énormes distances de son habitacle, le pigeon s'oriente dans l'espace et revient comme une flèche vers son colombier situé parfois à 1.000 ou 1.500 km. Chez l'homme, l'instinct d'orientation est rare. On ne le trouve que parmi certaines peuplades primitives. Les Malgaches, par exemple, (qui vivent dans l'île de Madagascar) sont de véritables boussoles humaines. Les yeux bandés, après qu'on l'ait fait pivoter sur lui-même un certain nombre de fois et qu'on ait supprimé tous repères auditifs, le Malgache élève correctement le bras dans la direction du Nord sans se tromper et avec une précision étonnante. Mais il est complètement incapable de dire de quelle manière se produit en lui ce mécanisme d'orientation. « C'est une sorte de conviction interne, explique-t-il, qui me pousse dans telle ou telle direction et à laquelle il est impossibe de ne pas obéir... »

EN BREF.

— Philippe II, roi d'Espagne, possèdait le cœur le plus grand et le plus gros qu'on n'ait jamais connu à un être humain.

— En 1823, les eaux de la baie de Tor, près du Mont Sinaï, devinrent d'un rouge sang. Ce phénomène, qui valut son nom à la Mer Rouge, est provoqué, parait-il, par une plante marine appelée « trichodesium ».

— Hirohito, l'empereur du Japon, est le 124me empereur de la même famille. La dynastie nippone est la plus vieille du monde. Elle s'est maintenue sur le trône sans interruption, depuis 2588 ans.

PASSE-TEMPS



LA PUISSANCE D'UN BRIN DE PAILLE.

Soulever un litre vide avec un brin de paille, cela vous parait une gageure, et pourtant c'est possibe ! Voici le « truc ». Coupez bien votre brin de paille comme sur notre croquis. Enfoncez dans le litre le coude A jusqu'au dessous du goulot puis le coude B jusqu'au niveau du premier, les deux extrémités dépassant à l'extérieur. Prennez-les et soulevez la bouteille. N'ayez crainte ! Elle ne retombera pas !



POUR DEBOUCHER UNE BOUTEILLE SANS TIRE-BOUCHON.

Prenez deux couteaux pointus et enfoncez-les parallèlement l'un à l'autre, de chaque côté du bouchon, entre celui-ci et le goulot. Le bouchon se trouve ainsi serré entre les deux lames. Saisissez alors les deux manches en interposant un doigt. Puis imprimez à l'ensemble un mouvement de rotation en cherchant à faire remonter le bouchon en spirale.

SOLUTION DU PROBLEME DU N° 50

PROBLEME DE LA MONTRE.

Le cadran de votre montre porte 12 chiffres.

1re *question :* Comment diviser ce cadran en trois parties comprenant chacune le même nombre de chiffres d'une valeur totale égale ?

2me *question :* Comment le diviser en 6 parties égales en nombre de chiffres et en valeur totale ?

3me *question :* Comment le diviser en 6 parties de deux chiffres de façon que le total des chiffres soit égal dans cinq de ces parties et que le total de la sixième partie, multiplié par 5, soit égal à chacun des cinq autres totaux ?

4me *question :* Comment le diviser en 6 parties de deux chiffres de façon que le total soit égal dans 5 de ces parties et que le total de la sixième partie, diminué du total, d'une des cinq autres soit égal à chacun des autres totaux ?

ACROBATIE ARITHMETIQUE.

Pouvez-vous écrire le nombre 100 en employant cinq fois le même chiffre ou bien en employant tous les chiffres de 1 à 9 ? Cherchez bien les solutions et vous les trouverez, car elles existent. Quand vous serez venu à bout de ce petit problème, posez-le donc à vos amis.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC

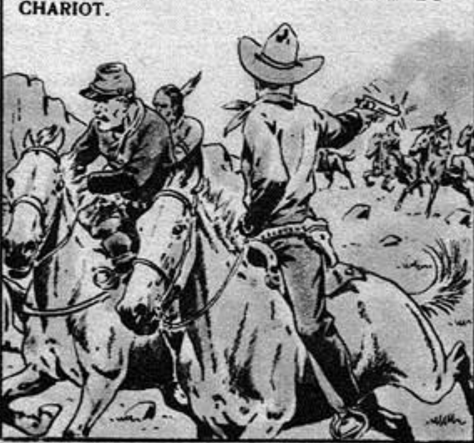
























(A suivre.)

LOUIS LE SORCIER

CONTE INÉDIT

(Suite et fin.)

RESUME. — *Louis, un pauvre orphelin chassé par son oncle, est devenu le domestique d'un sorcier. Pendant une absence de son maître, il a surpris le secret de se transformer en animal ou en objet. Son oncle, chez qui il est revenu, l'a forcé à se muer en bœuf.*

A PEINE l'oncle de Louis était-il arrivé au marché, qu'il vendait son bœuf cent pièces d'argent à un gros fermier. Mais il se fit que dans l'excès de sa jubilation, il omit de reprendre le licou et Louis fut emmené, rempli de désespoir...

Resté seul dans l'étable, il se mit aussitôt à s'agiter dans le dessein de se libérer, et il y était presque parvenu, quand un valet entra avec une énorme botte de foin.

— Je ne mange pas de foin, cria Louis.

Le rustre ouvrit des yeux comme des soucoupes et s'enfuit en hurlant :

— Le bœuf parle ! Le bœuf parle !

Sur quoi Louis, s'étant enfin débarrassé du licou, prit sa course et, dans un petit bois voisin, reprit sa forme naturelle.

De retour chez son oncle, il reçut immédiatement l'ordre de se métamorphoser, cette fois, en cheval. Ce qu'il fit sans discuter.

— N'oubliez pas le licou, mon oncle, supplia-t-il néanmoins.

— Sois tranquille, mon garçon, répliqua le vieux filou, je ne tiens pas à te perdre... Et il partit pour le marché d'une autre ville, de peur de rencontrer sa première dupe.

Comme il débouchait sur la place, traînant son infortuné neveu derrière lui, arriva le maître de celui-ci qui, tout justement rentré de voyage, venait d'apprendre par magie qu'il rencontrerait son valet au marché sous la forme d'un cheval sans fers.

— Brave homme, dit-il à l'oncle, combien veux-tu de ton cheval ?

— Cent pièces d'argent.

— En voici deux cents ! cria le sorcier en s'emparant du licou. Frappé d'un hébètement surnaturel, l'oncle resta là, regardant stupidement la bourse qu'il venait de recevoir.

Quand il l'ouvrit, elle était pleine de hannetons grouillants !

La jetant loin de lui, il détala en poussant des cris de terreur.

Louis, cependant, se demandait comment sortir de sa triste situation, et déjà il allait se résigner à subir la vengeance du sorcier, quand celui-ci s'arrêta soudain, fit une horrible grimace, leva les yeux au ciel, ouvrit une large bouche et puis fut secoué par un formidable éternuement qui l'ébranla de la tête aux pieds. Ensuite, tout larmoyant, il resta sur place, les bras ballants, attendant le second éternuement qui, comme chacun sait, suit invariablement le premier. Profitant de ce que son ennemi avait momentanément lâché le licou, Louis dit à un petit garçon qui se trouvait là :

— Je te donne mon licou... Il est en argent !

Ce petit garçon, grand lecteur de contes fantastiques, ne s'étonna nullement d'entendre parler un cheval. Il prit aussitôt le licou et Louis fila ventre à terre ! Ce que voyant, le sorcier se mit à sa poursuite sous la forme d'un frelon !

Près d'être rejoint, Louis se changea alors en lièvre. Mais le sorcier devint lévrier !

Louis se mua en pinson, le sorcier en épervier !

Eperdu, le fugitif essaya de s'échapper sous la forme d'un objet inanimé et devint une bague d'or qui roula sur le sol. Une petit fille la ramassa, mais le sorcier, redevenu homme, lui demanda de la lui montrer.

Alors Louis se laissa tomber par terre, changé en grain de blé. Mais déjà le sorcier était devenu coq !

Enfin, Louis, plus vif encore, fut renard et il l'étrangla d'un coup sec !

Reprenant alors son apparence réelle, il tourna résolument le dos à son pays et partit à l'aventure. J'ai appris que, depuis, il avait fait fortune de l'autre côté du grand océan.



Le CLUB des INVENTEURS



Le professeur La Goupille, qui n'est jamais à court d'invention, vient d'imaginer un engin extraordinaire.



Jacky brûle d'impatience d'inaugurer cette merveille.



Oh! là là! quel départ foudroyant! Mais est-ce bien là ce que voulait le professeur?...



Le mécanisme une fois déclenché, plus rien ne peut l'arrêter!



Les routes du ciel présentent, elles aussi, des dangers de collision!



Il est des circonstances où l'on a mieux à faire que prendre un bain !



Voilà le tonnerre qui se met de la partie !... Ce n'est décidément pas un voyage de tout repos !



Ni Jacky, ni Dick n'apprécient les changements brusques de température.



Devant un phénomène naturel aussi grandiose, les savants et les reporters s'émerveillent.



Quand nous vous disions que les routes du ciel ne sont pas sûres!...



Jacky, hélas, constate que les plus belles aventures ont une fin !



Et force lui est de convenir que, parfois, on ne choisit pas de tomber bien ou mal. On tombe comme on peut !